

MADemoiselle JULIE

OFFICIEL DES SPECTACLES par André Marinie

"De magnifiques images (...) aèrent ce drame confiné"

STUDIO CINE LIVE par Sophie Benamon

"Découvrez plutôt la version de Alf Sjöberg"

LES INROCKS par Théo Ribeton

"On lui (Miss Julie de Liv Ullmann) préférera la version plus aérée et truculente de Alf Sjöberg"

NOUVEL OBSERVATEUR

"Une prouesse cinématographique pour l'époque."

LES INROCKS par Hugo Brisset

"Un drame passionnant dont la conclusion est digne des plus grandes tragédies."

CRITIKAT par Clément Graminiès

" Une œuvre d'une incontestable modernité"

SLATE par Jean-Michel Frodon

"Mademoiselle Julie de 1951 est un constant bonheur de cinéma."

DVD CLASSIK par Jean-Gavril Sluka

"Mademoiselle Julie tient la (re)découverte, pour sa virtuosité, sa nervosité."

CULTUROPOING par William Lurson

"Les chassés-croisés temporels ; l'atmosphère onirique, doucement décadente ; et la fantaisie, qui menace sans cesse de dériver, en font une œuvre très particulière."

AVOIR ALIRE par Virgile Dumez

"L'une de ses (Sjöberg) plus belles réalisations"

IL ETAIT UNE FOIS LE CINEMA par Mickael Pierson

"Il (Sjöberg) parvient à dévoiler enjeux et faiblesses de ses protagonistes là où l'adaptation verbeuse de Liv Ullmann ne fait que les rendre confus et inconséquents."

SNES FSU par Francis Dubois

"Une vraie œuvre cinématographique indépendante de la référence théâtrale."

CINEASTER

"Le renouveau d'un cinéma suédois"

SCANDINAVERIE PARISIENNE

"Méorable film suédois d'Alf Sjöberg"

OFFICIEL DES SPECTACLES par André Marinie

MADemoiselle JULIE (Froken Julie) (1951 - 1h31)
Suède. Noir & blanc. De Alf Sjöberg. Avec Anita Bjord, Alf Palme, Mårta Dorff, Lissi Alandh, Anders Henrikson, Inga Gill, Ake Fridell, Max von Sydow.

- **Drame :** En 1890, la jeune comtesse irlandaise Julie, seule au château de son père, rejoint les paysans qui fêtent la Saint-Jean. Jean le valet de la maison, l'invite à danser, alors même qu'il se trouve avec sa fiancée Kristine. Quand celle-ci s'est endormie, Julie cède au désir que lui inspire Jean. Tous deux, avant le retour du comte Carl, évoquent les douloureux souvenirs de leur enfance. Ils envisagent de fuir ensemble...
- Inspiré de la pièce d'August Strindberg écrite en 1888 mais représentée en 1906 seulement en raison de son audace, **Mademoiselle Julie** fut mis en scène au Theatre Royal de Stockholm par Alf Sjöberg avant d'en réaliser cette transposition à l'écran, un an après. De magnifiques images, de la fête champêtre en particulier, aèrent ce drame confiné, sur les planches, dans le château. Le film obtint la Palme d'or au Festival de Cannes 1951, ex-æquo avec **Miracle à Milan**, de Vittorio de Sica. - **A.M.**

Filmothèque - Quartier latin 5* (vo)

STUDIO CINE LIVE par Sophie Benamon

MADemoiselle JULIE ★

UNE VISION FIGÉE DE LA PIÈCE DE THÉÂTRE DE L'AUTEUR SUÉDOIS AUGUST STRINDBERG.

DELIVULLMANN, fidèle d'Ingmar Bergman dont elle a adapté le dernier scénario, met-teuse en scène de théâtre réputée (Cate Blanchett dans *Un tramway nommé désir*), on attendait avec impatience le retour. Quatorze ans après *Infidèle*, la Norvégienne revient avec l'adaptation de *Mademoiselle Julie*, chef-d'œuvre de Strindberg sur la nuit ardente et tragique d'une jeune aristocrate qui encourage le valet de son père à la séduire. La cinéaste a parfaitement respecté la forme théâtrale, gardant ses personnages dans un décor unique, et souligne justement les enjeux de cet affrontement entre classes autant qu'entre sexes. Mais elle passe à côté du désir amoureux. Où est passée la fièvre sensuelle de cette nuit de la Saint-Jean ? En

faisant de Jean (Colin Farrell) un valet sensible, elle condamne la deuxième partie de la pièce, obligeant l'acteur à surjouer la dureté et le cynisme. Face à lui, Jessica Chastain devient une petite chose prise au piège, et le symbole trop voyant de la dure condition de la femme au début du siècle dernier. Avec, en prime, l'utilisation jusqu'à la corde du trio pour violon, piano

et violoncelle de Schubert (oui, celui de *Barry Lindon!*), Liv Ullmann fait de *Mademoiselle Julie* une œuvre périmée. Découvrez plutôt la version d'Alf Sjöberg (qui ressort en salle) ou celle de Mike Figgis (sortie en 1999). ■ **Sophie Benamon**

LES INROCKS par Théo Ribeton

Mademoiselle Julie

de Liv Ullmann

avec Jessica Chastain, Colin Farrell (Nor., G.-B., 2014, 2 h 13)

Un duo de stars s'ébroue dans une adaptation calamiteuse de Strindberg.

Mademoiselle Julie, c'était l'un des grands visages féminins modernes brossés par la littérature du XIX^e : nobles ou bourgeoises, brûlant d'ennui et de colère, toutes à leur soif d'idéal contrariée par un destin d'épouse. La Suédoise Julie (ici irlandaise par le jeu des coproductions), comtesse esseulée, s'abandonne dans les bras d'un domestique ambitieux le temps d'une nuit. Peu à peu elle se consume, consommation qu'elle redoute mais savoure. Quand Liv Ullmann (muse d'Ingmar Bergman) se frotte à cette partition mouvementée, bovaryste, on la sent bien aussi, telle son héroïne, séduite par la modernité – du moins par une idée de la modernité réduite ici à un défilé d'interprétations gueulardes, pleurnicheuses. Obsédée par la fracture, Ullmann catapulte Jessica Chastain et Colin Farrell pour deux longues heures de *close combat* sans queue ni tête. Des gifles au léchage de pompes, des larmes au sang séché, la liste des humiliations échoue à nous éclairer sur le mal-être de Miss Julie et Ullmann, à son grand dam, brise beaucoup d'assiettes mais peu de carcans. On

lui préférera la version plus aérée et truculente d'Alf Sjöberg (Palme d'or 1951), en salle cette semaine également. **Théo Ribeton**

NOUVEL OBSERVATEUR par Dominique Ageorges (AFP)

Deux films à l'affiche mercredi et un même titre tiré d'August Strindberg, "Mademoiselle Julie". La première est signée de la Norvégienne Liv Ullmann avec Jessica Chastain et Colin Farrell, la seconde du Suédois Alf Sjöberg, couronné à Cannes en 1951.

"Mademoiselle Julie", oeuvre aux résonances très contemporaines, a été écrite par Strindberg en 1888. Elle a déjà été adaptée une quinzaine de fois au cinéma, en plus des innombrables reprises au théâtre, après avoir été un temps interdite et censurée en Europe, jugée trop subversive pour l'époque.

En l'absence de son père le Comte, Julie est seule au château le soir de la Fête de la Saint-Jean. Pendant que les domestiques s'amuse dehors, Julie se livre à un combat sans merci entre domination et séduction avec Jean, le valet de son père avide d'ascension sociale et fiancé de la cuisinière Kathleen, jamais très loin. Au bout de la nuit, la tragédie.

"Tout cela reste très actuel. Si les rapports de classe semblent s'être effacés, la force du texte est restée intacte au fil des années", explique à l'AFP Anne-Cécile Rolland, responsable de programmation chez Pretty Pictures qui distribue le nouveau film de Liv Ullmann.

L'ex-compagne et actrice fétiche d'Ingmar Bergman, passée derrière la caméra, a choisi dans sa nouvelle version de centrer l'histoire sur la confrontation des personnages et des mots allant du doux au cinglant.

Au risque de livrer une oeuvre théâtrale sur grand écran. Mais "en quoi serait-ce un problème?", rétorque-t-elle, consciente de demander "un effort aux jeunes générations habituées à un montage saccadé". "Les scènes cruciales sont celles où chacun cherche à être écouté par l'autre. Il en est de même" du personnage de la cuisinière jouée par Samantha Morton, poursuit Liv Ullmann.

Pour la réalisatrice norvégienne, "l'incompréhension et la difficulté de communication véritable entre hommes et femmes sont renforcées (aujourd'hui) par l'illusion que grâce aux téléphones portables ou à l'ordinateur tous les problèmes sont résolus. On n'écoute pas vraiment l'autre, c'est ce que Strindberg nous dit".

Le réalisateur suédois Alf Sjöberg multiplie lui au contraire les personnages, des parents aux domestiques (parmi lesquels le jeune Max Vonn Sydow), les changements de lieux et les allers-retours dans le temps. **Une prouesse cinématographique pour l'époque**. Avec lui, les clés de la personnalité des héros sont mises au jour: pourquoi Jean veut grimper dans l'échelle sociale, pourquoi Julie est aussi dominatrice et manipulatrice avec les hommes.

D'autres films dans le passé ont connu des sorties miroirs comme en 2013 "Gatsby le magnifique" signé Baz Luhrmann avec Leonardo di Caprio et celle de Jack Clayton, de 1974, avec Robert Redford.

"Souvent les films de répertoire profitent de la sortie d'un nouveau film issu de la même oeuvre ou traitant du même thème pour bénéficier d'un coup de projecteur donné à la nouveauté", souligne Anne-Cécile Rolland.

"On a calé notre date de sortie sur celle du Liv Ullmann après avoir vu la nouvelle version, complètement différente dans la forme de celle d'Alf Sjöberg", explique à l'AFP Louise Kerouanton, programmatrice chez Splendor films.

"Du coup, cela nous paraissait pertinent que les spectateurs puissent voir comment le texte de Strindberg peut à 50 ans d'écart être cinématographiquement adapté tout en préservant sa modernité", a-t-elle ajouté.

Le film de 1951, présenté en version numérisée, n'était pas ressorti depuis.

LES INROCKS par Hugo Brisset

Rentrée rime avec nouveautés cinés (dont voici **notre sélection**). De belles rééditions sont également au programme, à commencer par *Piège de cristal*: qui de mieux que John McClane, surhomme le plus cool au monde, pour affronter la dure réalité de la rentrée (*yippie-kai-yay!*). John McTiernan, son réalisateur, sera d'ailleurs présent à la Cinémathèque en septembre pour une rétrospective en son honneur. *Mademoiselle Julie* du suédois Alf Sjöberg, palme d'or 1951, se rappellera à notre souvenir dans une version restaurée. Superbe adaptation filmique de la pièce de théâtre sulfureuse du même nom de Strindberg (alors qu'une nouvelle adaptation de Liv Ullmann avec Jessica Chastain et Colin Farrell sortira le même jour). Et puis, le culte *Le jour se lève* de Marcel Carné (1939) se fera aussi une peau neuve. Ce film noir teinté de poésie (avec Gabin) avait vu certaines de ses scènes coupées par la censure de Vichy. Ces dernières viennent d'être réintégrées dans la version restaurée, notamment l'extrait où Arletty nue sort de sa douche.

Piège de cristal de John McTiernan (version restaurée), à partir du 3 septembre dans les salles.
Mademoiselle Julie d'Alf Sjöberg (version restaurée), à partir du 10 septembre dans les salles.
Le jour se lève de Marcel Carné (version restaurée), à partir du 24 septembre dans les salles.

Mademoiselle Julie, chef d'œuvre d'Alf Sjöberg qui a remporté la Palme d'or à Cannes en 1951, ressort cette semaine dans les salles obscures. Passionné de théâtre, le réalisateur suédois réalise ici une adaptation de la pièce sulfureuse d'August Strindberg. La jeune comtesse Julie se rapproche de Jean, un des valets de son père, lors de son absence. Une relation complexe se noue entre les deux jeunes gens, entre désir, rejet et violence. Ils parcourent ensemble leur enfance passée à quelques mètres l'un de l'autre, donnant lieu à de superbes scènes où passé et présent se croisent à l'image. **Un drame passionnant dont la conclusion est digne des plus grandes tragédies.**

Mademoiselle Julie d'Alf Sjöberg (1951), dans les salles à partir du 10 septembre

CRITIKAT par Clément Graminiès

Bien avant que l'actrice-réalisatrice Liv Ullman ne s'attaque au roman d'August Stindberg (sortie prévue ce même jour), un autre Suédois s'était déjà attelé à la tâche : Alf Sjöberg - injustement mis de côté par l'histoire du cinéma au seul profit de son contemporain Ingmar Bergman - vit même sa réalisation couronnée de succès en remportant le Grand Prix (l'équivalent aujourd'hui de la Palme d'Or) lors du festival de Cannes de 1951. À revoir cette production soixante ans plus tard, on ne peut que féliciter le jury présidé par l'écrivain André Maurois d'avoir fait preuve d'autant d'audace en distinguant **une œuvre d'une incontestable modernité**, mal-aimable et tourmentée, constamment au bord du précipice. Dès les premières scènes, le ton est donné : le cadre fait directement l'analogie entre la bourgeoise torturée qu'est Mademoiselle Julie et l'oiseau en cage qui se distingue au second plan. Le déséquilibre s'amplifie dès lors qu'en contrechamp, l'hystérie villageoise rompt avec l'enfermement apparent de la jeune femme tandis qu'on y voit une masse informe d'hommes et de femmes surjouer l'exaltation en se rendant dans une grange pour y danser. On comprendra très rapidement qu'il ne s'agit pas véritablement d'un contrechamp, Mademoiselle Julie apparaissant immédiatement dans les multiples espaces que dessine le montage. Cet éclatement des repères spatiotemporels est le reflet immédiat de la grande dispersion psychologique du personnage principal : prisonnière de son statut social et constamment soumise à la tentation de l'avilissement, Mademoiselle Julie est un personnage fragmenté, engagée depuis la rupture de ses fiançailles dans une relation sadomasochiste avec l'un de ses domestiques, Jean.

La farce des pantins

Bien que respectueux des codes sociaux qui régissaient les rapports entre patrons et domestiques, le réalisateur a eu la présence d'esprit de s'affranchir de tout souci de réalisme en allant puiser ses références visuelles du côté du théâtre. L'espace dans lequel évoluent les personnages est sans cesse cloisonné, offrant aux différents acteurs de cette farce grotesque une position de voyeur insatisfait. Chacun semble chercher à puiser dans chaque situation l'infime espoir de faire de l'autre un pantin mis aux ordres de ses désirs invouables. Souvent filmés en grand angle et en gros plan, les personnages deviennent sous l'œil d'August Stindberg des monstres effrayants et carnassiers, soumis à une lubricité inépuisable que l'absence de nuit estivale en Suède (ce avec quoi Bergman avait déjà joué dans *L'Attente des femmes* et *Sourires d'une nuit d'été*) ne vient jamais stopper. Mademoiselle Julie s'agite et se réfrène dans un même temps, sans cesse trahie par la brusquerie de ses gestes comme autant de preuves d'une sérénité impossible à atteindre. Et pour figurer cette quête de fluidité sans cesse contrariée, les faux-raccords se multiplient tandis qu'un personnage achève dans une même coupe le mouvement entamé par un autre : il y a dans *Mademoiselle Julie* un incontrôlable magma qui rend toutes ces interdépendances névrotiques totalement asphyxiantes.

Au bord de la solitude

À ce rythme-là, on se demande comment le réalisateur aurait pu tenir 1h30 sans sombrer dans la farce grotesque type affreux, sales et méchants qui fera les grandes heures du cinéma italien quelques années plus tard. C'est que *Mademoiselle Julie* fonctionne en fait par strates, déployant progressivement un canevas psychanalytique qui permet à la jeune héroïne et son domestique dévoué de revenir sur des traumas qui semblent avoir fixé le plaisir dans la régression permanente. Le dispositif choisi par Alf Sjöberg va donc intégrer plusieurs flashbacks - d'abord perçus comme des pauses dans le récit - et qui vont finalement ramener à la surface quantité de souvenirs douloureux, des rapports de classe sources d'humiliation à la remémoration de parents disparus. Sur plusieurs aspects (l'incendie de la riche demeure, l'ombre impitoyable du tableau de la mère défunte), *Mademoiselle Julie* n'est d'ailleurs pas sans rappeler le romantisme fétichiste de *Rebecca* d'Alfred Hitchcock qui, sous couvert d'un suspense savamment maîtrisé, mettait surtout en scène le jusqu'au-boutisme sentimental d'une femme qui s'était oubliée sur l'autel du devoir et de la mémoire. La beauté du film d'Alf Sjöberg tient dans cet impossible retour à l'équilibre des forces qui régissent l'attraction entre les êtres.

SLATE par Jean-Michel Frodon

Ce mercredi 10 septembre sort en salle la transposition par Liv Ullmann de *Mademoiselle Julie*, sans doute la pièce la plus jouée d'August Strindberg. Fort à propos, un distributeur saisit l'occasion de ressortir un autre film du même titre, réalisé par Alf Sjöberg et qui obtint ce qui équivalait alors à la Palme d'or à Cannes en 1951. Strindberg, Sjöberg, Ullman : il manque ici le nom d'Ingmar Bergman pour achever dessiner le paysage de référence scandinave que convoque cette double sortie – Bergman, qui fut le scénariste de Sjöberg pour *Tourments* (1944) et bien sûr le cinéaste qui révéla Ullmann (et son compagnon durant plusieurs années) n'ayant jamais caché l'importance de Strindberg dans son œuvre. Or ce qui est intéressant ici, en regardant les deux films clairement inscrits dans un univers commun est fort peu ce qui les rapproche, et presque uniquement ce qui les différencie, sinon les oppose.

Adaptant un monument de la culture « nationale » (bien que norvégienne, Liv Ullmann est essentiellement liée au cinéma suédois), l'actrice de *Persona* semble n'avoir rien de plus urgent que de s'en éloigner le plus possible. Elle opère des coupes radicales dans le texte, élimine tous les figurants (qui sont loin d'être accessoires), transpose la scène de Suède en Irlande et la langue d'origine à l'anglais, idiome des vedettes qui se partagent l'affiche.

Sa *Mademoiselle Julie* est une commande de producteurs britanniques, visiblement plus soucieux d'associer des noms de Hollywood à un titre célèbre du répertoire que d'aucune autre forme d'authenticité ou de nécessité. La réalisatrice, dont on sait depuis son très beau *Infidèle* qu'elle est capable d'une grande finesse, opère un parti-pris radical avec un huis clos plus refermé que jamais ne le fut la pièce jouée sur scène, mais où étrangement quelques scènes d'extérieur viennent fragiliser ce choix sans apporter grand chose, hormis une bizarre citation shakespearienne tout à la fin, rapprochant Julie d'Ophélie sans motif compréhensible.

Ce caractère forcé, presque incongru, se retrouve dans le jeu des interprètes, et de manière particulièrement visible dans l'évident inconfort de Jessica Chastain, actrice douée s'il en est. « Quelque part » entre théâtre et cinéma, « quelque part » entre fidélité radicale à Strindberg et très libre interprétation, « quelque part » entre numéros pour stars et héritage classique, en fait nulle part, sa *Mademoiselle Julie* se retrouve dispersée façon puzzle, sans plus de liens avec les enjeux pourtant multiples et complexes mobilisés par le dramaturge suédois, et qui justifie la variété des approches que d'innombrables mises en scène de théâtre ont proposées.

La comparaison avec la réalisation de Sjöberg est particulièrement cruelle. Le réalisateur suédois fait tout le contraire, d'une manière qui paraît d'abord bien convenue. Le procédé qui consiste à « aérer » les pièces de théâtre pour « faire cinéma » a 100 fois prouvé sa nocivité, cette fois le réalisateur trouve au contraire une énergie et une sensualité parfaitement en phase avec ce qui travaille le texte de Strindberg.

Dans un noir et blanc d'une pure splendeur, réussissant à jouer avec une grande fluidité qui n'exclue pas de véritables pics de tension – brutalité, érotisme, humiliation, envolée onirique - du passage des faces à face entre la maîtresse et le serviteur, entre l'homme dominateur et la jeune femme malheureuse, entre eux deux et la fiancée, la composition de la **Mademoiselle Julie de 1951 est un constant bonheur de cinéma**. L'élégance et la complexité des agencements de situations autour de la ligne dramatique principale, y compris avec des flashbacks à la volée et des embarquées d'un lieu à l'autre d'une grande liberté, évoque plus d'une fois l'élégance et la complexité de *La Règle du jeu*, en même temps que Sjöberg développe une rhétorique visuelle qui navigue dans les eaux troubles d'un cinéma d'angoisse clairement inspiré par les grands films d'Hitchcock de la décennie précédente, de *Rebecca* à *La Maison du Dr Edwards*.

On assiste dès lors au phénomène inverse de celui constaté dans le film de Liv Ullmann, l'élan légitime et cohérent de la mise en scène polarisant autour des thématiques sociales, psychiques et oniriques de Strindberg des éléments extérieurs qui les enrichissent et les précisent. Ainsi, à rebours des prévisions, est-ce le film de Liv Ullmann qui en se « libérant » de la relation à la pièce perd son énergie cinématographique, alors que celui de Sjöberg, qui en respecte la lettre tout en appliquant les recettes classiques de l'adaptation de la scène à l'écran, n'en invente pas moins une vigueur réellement cinématographique, qui déploie les ressources présentes dans l'œuvre de Strindberg.

DVD CLASSIK par Jean-Gavril Sluka

De la paresse intellectuelle, où quand par inappétence, manque de curiosité une cinématographie nationale se voit ramenée dans l'imaginaire collectif à un seul et unique cinéaste. La Russie en couleurs a **Tarkovski**, l'Espagne Almodovar, la Suède, elle, un dénommé **Bergman**... D'autres Scandinaves ont pourtant réalisé de grands films : ils s'appellent Stiller, **Sjöström**, **Alf Sjöberg**. De ces deux derniers, qui ont chacun bien connu la vedette cadette, c'est Sjöberg (qui fut son mentor à l'époque de **Tourments**) qui nous intéresse ici pour son adaptation de Strindberg, **Mademoiselle Julie**. La pièce, chef-d'œuvre première manière de l'écrivain national avant son virage mystique, pose les jalons de la forme naturaliste, avec sa confrontation d'une maîtresse et d'un valet révélant le caractère infranchissable des classes sociales au XIX^{ème} siècle, une domination bourgeoise patriarcale mise en accusation par son anarchisme et contre laquelle réagira en Suède par la suite le mouvement social-démocrate. Il était en quelque sorte logique qu'il échoie à Sjöberg, de sa génération le cinéaste à l'ambition la plus directement politique dans le cinéma suédois, d'en réaliser la transposition à l'écran. Reste à se demander comment une série de scènes située en un seul lieu (la cuisine d'un manoir) pouvait donner lieu à un film à la saine respiration... cela d'autant plus dans le système de studios alors pratiqué.

Sur ce plan, Sjöberg ne s'en tire pas trop mal, faisant tendre sa réalisation vers un expressionnisme où souvenirs et visions anxieuses prennent vie, se mêlent au discours, sous le regard d'une caméra agile, décentrée (les décadres sur la foule paysanne évoquent les mises en scènes soviétiques), prenant le risque du survoltage (pour ne pas dire outrance) voire de la métaphore compassée (la chienne en chaleur...). Malgré la lourdeur technique, le cinéaste fait preuve d'une étonnante souplesse, à son meilleur dans des flash-back traumatiques (fuite par le cabinet d'aisance pour Jean le valet, bribes d'enfance entre deux parents qui se haïssent pour Julie l'aristocrate). Le film vaut ainsi d'abord pour son inventivité visuelle, un penchant pour l'innovation qui lui vaudra un Grand Prix cannois (*ex-aequo* avec **Miracle à Milan** de **De Sica**)... plus aujourd'hui que pour son succès de scandale se ramenant à des scènes qu'on est en droit de trouver vaguement embarrassantes (le fouettage du premier fiancé) ou son interprétation académique (un brin falot pour Ulf Palme, *over-the-top* à l'inverse pour Anita Björk).

Si Sjöberg témoigne d'un regard clair sur la lutte des classes (le traitement réservé aux domestiques outrepassant le domaine qui leur est concédé, tant par les biens-nés que leurs gardes chiourmes, est sans appel), son propos devient plus problématique quant à celle des sexes. Bien sûr, l'ambiguïté, loin de n'être que celle d'un film tourné en 51, est déjà lisible dans le texte de Strindberg - auteur souvent suspecté de misogynie, pas toujours à tort. Or il y a entre sa préface (désignant Julie comme une « moitié » d'homme ou de femme de par son éducation non-génrée) et ce que montre la pièce un écart, le suicide de l'indépendante d'esprit après s'être donnée, par mépris des hommes, au plus méprisable d'entre eux, ne disant pas nécessairement à son public ce que le dramaturge clamait lui faire entendre. Mise en image, son endoctrinement par une grossière caricature de féministe malfaisante afin de persécuter son géniteur fait plutôt peine à voir et le dernier plan sur celle-ci vengée à titre posthume plonge le film dans un sexisme définitif.

Malgré tout, **Mademoiselle Julie tient la (re)découverte, pour sa virtuosité, sa nervosité** (pas une scène qui ne se conclue en climax émotionnel), le témoignage qu'il apporte quant à la vitalité, au début des années cinquante, d'un pan du cinéma européen au fond assez mal connu, cela même de bien des initiés. Son étude de l'hystérie et de l'avalissement (assermentés d'un nouveau pouvoir, les anciens dominés, serviteur ou campagnarde, y sont trop heureux d'inverser les rôles avant le retour de bâton) conserve une force préservant l'œuvre de l'anecdotique où auraient pu le reléguer trop vite ses aspects les plus discutables et datés.

CULTUROPOING par William Lurson

Méconnu aujourd'hui, le réalisateur suédois Alf Sjöberg fût célébré en son temps, et remporta sa seconde palme d'or lors du festival de Cannes en 1951, en adaptant cette pièce de Strindberg. Au 19^{ème} siècle, Julie, une jeune fille de bonne famille est pressée de se marier par son père, un comte sur le déclin. Profitant de l'absence de ce dernier durant la nuit de la St Jean, elle s'accorde ses derniers instants de liberté. "Mademoiselle Julie" s'éloigne nettement de la théâtralité du matériau d'origine : le traitement cinématographique, d'une grande souplesse chorégraphique, fait jouer les souvenirs et le présent pour une longue rêverie nocturne, de plus en plus irréaliste. A l'heure où sort un nouveau remake, celui de Liv Ullmann, l'original mérite amplement d'être redécouvert, même s'il n'échappe pas toujours à une forme de préciosité qui, paradoxalement, fait tout son charme. **Les chassés-croisés temporels ; l'atmosphère onirique, doucement décadente ; et la fantaisie, qui menace sans cesse de dériver, en font une œuvre très particulière.**

Alors que le bal bat son plein, Mademoiselle Julie fait irruption parmi les domestiques en pleine bacchanale. À la surprise de tous, elle choisit de danser avec le valet de son père, Jean, avant de le rejeter, lui riant au nez. Julie est une arrogante, ses frasques ne surprennent personne ; mais ses insolences masquent sa vulnérabilité, et surtout le désespoir d'un mariage imminent, arrangé par son père. La fête lui sert donc d'exutoire. Mais en réalisant ses derniers caprices, elle perd la tête, danse, boit, et flirte contre toute attente avec Jean, son serviteur, au risque de se compromettre en public. La nuit se prolongera en une longue confidence intime et les deux amants finiront par échafauder une fuite clandestine...

Le charme du film, outre sa désuétude, ses affèteries aristocratiques, repose sur le traitement novateur du récit. Jean et Julie, réunis, ne cessent de se remémorer leurs passés : l'un a grandi dans l'ombre de sa jeune maîtresse, sans pouvoir l'approcher ni jouir des mêmes privilèges qu'elle ; l'autre a subi les extravagances d'une mauvaise mère, mariée au comte par intérêt. Ignoré par Julie qu'il aimait en secret, Jean éprouve un fort ressentiment envers elle, mais l'attirance l'emporte et, par delà la séparation sociale, un profond sentiment fraternel qui l'unit à elle depuis l'enfance. Jean et Julie s'avouent donc l'un à l'autre, et se racontent leurs existences parallèles. Mais les allers-retours dans le temps ne sont pas formalisés comme des flash-back conventionnels. Ils forment avec la réalité et les paroles échangées un entrelacs indémêlable, où chaque image, chaque pièce, chaque geste entrevu ici, enclenche un ressouvenir contigu, un effet de coprésence. L'atmosphère dérive subtilement vers le fantastique : les spectres déambulent librement aux marges des vivants et les époques se confondent par un simple glissement de plan.

Bien qu'il évoque différents modèles – une forme de surréalisme, doux et feutré, ou encore le cinéma d'Ingmar Bergman (avec la présence de Max Von Sydow dans un petit rôle de palefrenier alcoolique) –, "Mademoiselle Julie" ne ressemble en réalité à rien de connu. C'est un film assez singulier que, tout au plus, on pourrait rapprocher de Max Ophüls (pour la satire aristocratique, le portrait attendri d'une ingénue, la ronde des désirs et des souvenirs) ou des scènes nocturnes des "Amants", le film (plus tardif) de Louis Malle. Julie et Jean sont deux "enfants" qui ont été piégés par leurs destinées. Ils croient y échapper l'espace d'une nuit, conjurant le temps et leurs responsabilités, pour donner libre cours à leur désir. Le film est donc une fable, assez universelle, contre les destins programmés et la dérision des existences. Son ton oscille, et épouse les mouvements contradictoires de Julie, sans discerner l'humour du pincement, de plus en plus désenchanté. La photographie avec ses fines nuances de gris, est comme ouatée, crayeuse, habillée d'un halo lumineux permanent. Cette douceur rêveuse, qui est aussi celle des deux personnages, plutôt candides et isolés en définitive, tranche avec la cruauté et l'absurdité environnantes : un monde de conventions hypocrites d'un côté, des existences frustes et serviles de l'autre.

"Mademoiselle Julie" ne laisse pas deviner la pente tragique qu'il va emprunter. Sa tragicomédie s'écoule tranquillement au rythme des réminiscences personnelles, des avanies drolatiques, ou des notes plus crues. Malgré ce reversement de la fantaisie dans le drame, on pourra reprocher au film de rester dans un ton un peu égal, et de systématiser le même procédé, d'à-coups fantasques entrecoupés de rêveries, dans une suite de variations presque sans fin. Le récit est une échappée d'un seul tenant, un long charme, d'abord enlevé, puis lesté de gravité, qui butte sur le passé des personnages. L'élan festif des débuts finit piégé dans une contredanse intérieure, un surplace dans les histoires familiales, les obligations et le déterminisme social. Mais cette élégance un peu surannée, qui donne à l'imagerie ou au jeu de ses acteurs un air parfois vieillot, voire apprêté, convient tout à fait au sujet. "Mademoiselle Julie" fait ressentir le corset des personnages, montre les parades insolentes qui sont inventées pour y remédier, le refuge puis l'enfermement dans le fantasme. Le conte est cruel, discrètement ironique, convenu et audacieux à la fois, et raffiné, jusqu'à la préciosité.

AVOIR ALIRE par Virgile Dumez

Alf Sjöberg avait déjà donné vie à cette histoire sur scène en 1949 avant de lui consacrer un film qui allait marquer les esprits au point d'obtenir la Palme d'or du festival de Cannes en 1951, ex aequo avec le *Miracle à Milan* de Vittorio De Sica.

Il faut dire que le cinéaste signe ici **l'une de ses plus belles réalisations**. Il s'inscrit délibérément dans un style proche de celui des meilleurs cinéastes soviétiques en multipliant les angles improbables, les gros plans et en travaillant son noir et blanc pour lui donner un aspect quasiment onirique. Ainsi, sa vision de la campagne suédoise est-elle sublimée par des images magnifiques, nimbées d'une étrange aura fantastique. Toutefois, cette esthétisation du réel n'est jamais synonyme d'idéalisation puisque le propos demeure d'une crudité assez incroyable pour l'époque. Dénonçant de manière puissante les inégalités sociales inhérentes à la société suédoise, le cinéaste – à la suite du contestataire Strindberg – décrit un univers entièrement compartimenté, où chaque individu se retrouve inexorablement prisonnier de sa condition première. Si les domestiques sont évidemment confinés à l'espace de la cuisine, les paysans – dont le tout jeune Max Von Sydow - sont tenus à l'écart de l'aire d'habitation des grands bourgeois. Aucune interpénétration ne peut avoir lieu, sous peine de déclencher un cataclysme ravageant tout sur son passage.

A l'image de sa mère, femme forte venue du peuple, Mademoiselle Julie commet l'irréparable en se livrant à son domestique, déclenchant ainsi sa perte. Toutefois, cette critique sociale se teinte d'une pointe de misanthropie puisque personne n'est vraiment sympathique dans cette œuvre au parfum de soufre. Les femmes sont manipulatrices et attirent le malheur, – ce qui rejoint ici la misogynie de Strindberg - les riches sont odieux et profitent de leur position pour humilier leur personnel, mais les pauvres sont également détestables par leur soumission volontaire à un modèle social qui vise à les écraser. D'une belle audace pour l'époque, *Mademoiselle Julie* bénéficie également du charisme peu commun d'Anita Björk illuminant l'ensemble du long-métrage de sa présence magnétique.

Alors que le cinéaste parvient à donner une allure purement cinématographique à cette œuvre théâtrale durant une première heure dynamique, il semble plus embarrassé une fois les deux amants dans le doute. La dernière demi-heure n'échappe malheureusement pas toujours aux conventions du théâtre filmé avec entrées et sorties des différents protagonistes dans un unique décor – ici les cuisines. Cela plombe quelque peu cette seconde partie, nettement inférieure à une première heure magistrale. Pour autant, cette adaptation n'en demeure pas moins la plus belle et la plus puissante version d'une pièce provoquant encore de nos jours un certain malaise.

IL ETAIT UNE FOIS LE CINEMA par Mickaël Pierson

Profitant de l'arrivée d'une nouvelle version de la pièce d'August Strindberg - la désolante *Mademoiselle Julie* livrée par Liv Ullmann -, la *Mademoiselle Julie* (1951) d'Alf Sjöberg ressort sur les écrans. Plus prude que la version 2014, celle qui reçut le Grand Prix du Festival de Cannes en 1951 en est peut-être pourtant plus juste de par un travail d'adaptation à la fois plus fin et plus franc.

Lors des fêtes de la Saint-Jean, la fille d'un comte suédois badine avec son valet pour qu'il l'emmène danser au mépris du regard et des considérations de ses gens, sous l'œil falot de Kristine, la fiancée du valet, cuisinière du comte. À l'inverse de Liv Ullmann, Alf Sjöberg donne corps aux fêtes de la Saint-Jean, toile de fond de la pièce originale dans laquelle les danseurs pénètrent sporadiquement la scène. La foule du solstice est filmée longuement dans la scène d'ouverture et résonne sensiblement le long du film insistant sur le fait que le drame intime qui se joue est tout sauf isolé et peut à tout moment être révélé au grand jour. Sjöberg en livre une version assez classique : une Kristine assez peu présente, un Jean qui se révèle froidement manipulateur. Prise au piège de son rang, la Julie d'Anita Björk tombe dans les filets d'un homme comme si l'unique solution pour se libérer de son statut social était le transfert d'une autorité vers une autre. Elle est peut-être un peu plus lisse que la Julie imaginée par Strindberg, mais le film avançant, le parti pris adopté par Sjöberg s'avère plus fin qu'il n'y paraît.

Ce *Mademoiselle Julie* marque par sa volonté de se confronter au cinéma. Pourtant venu des planches - il avait d'ailleurs déjà mis en scène la pièce au théâtre royal de Stockholm en 1949 -, Sjöberg retravaille le drame avec les moyens du cinéma. Les récits de souvenirs d'enfance de Julie et Jean sont traités dans le film non plus seulement par la parole, mais sous forme de *flashes back*. Si le réalisateur en abuse un peu, ils lui permettent aisément d'éviter l'écueil de l'aspect théâtre filmé que peut revêtir ce type d'adaptation. Surtout, ces allers-retours nombreux entre présent et passé, réel et ressouvenir marquent Julie comme une femme qui vit dans l'imaginaire, dans son propre récit. Ce n'est peut-être pas un hasard tant le film semble être sous l'égide de Joseph L. Mankiewicz. L'ombre des premiers films du réalisateur américain, de *Le Château du dragon* (1946) à *Chaînes conjugales* (1949), plane fermement tant dans la mise en scène (les cadrages sur la foule, l'isolement à l'intérieur du château) que sur le personnage même de Julie.

Si le caractère ouvertement subversif de la pièce - écrite en 1888 et montée l'année suivante à Copenhague, censurée dans une bonne partie de l'Europe, il faut attendre 1906 pour qu'elle soit donnée en Suède - est ici minimisé au profit de raccourcis ou métaphores parfois poussifs, Sjöberg conserve finalement une vision, certes plus simple, mais assez proche de celle de Strindberg. Sans grandes circonvolutions et avec clarté, **il (Sjöberg) parvient à dévoiler enjeux et faiblesses de ses protagonistes là où l'adaptation verbeuse de Liv Ullmann ne fait que les rendre confus et inconséquents**. Si le Grand Prix, ancêtre de la Palme d'or, que le film partage à Cannes en 1951 avec *Miracle à Milan* de Vittorio de Sica était sans doute exagéré (1), le film d'Alf Sjöberg est l'une des (nombreuses) versions cinématographiques les plus fidèles du drame suédois.

(1) À ce même palmarès, on note aussi un Prix spécial du jury et le Prix d'interprétation féminine pour *Eve* de Mankiewicz, le Prix de la mise en scène pour *Los Olvidados* de Buñuel et un Prix exceptionnel à *Les Contes d'Hoffmann* de Powell et Pressburger.

SNES FSU par Francis Dubois

August Strindberg écrit "*Mademoiselle Julie*" en 1888 sachant que le sujet abordé va provoquer des réactions d'opposition. Il a vu juste puisque la pièce, à cause de l'audace du sujet, demeurera non jouée jusqu'en 1906.

Une première version cinéma est tournée en 1912 par August Falck. Elle sera suivie d'une autre en 1921, signée Félix Basch. En 1947, l'argentin Mario Soffici en fait la première version sonorisée. Alf Sjöberg, grand admirateur de Strindberg met sa pièce en scène au Théâtre Royal de Stockholm en 1949. Il tournera "*Mademoiselle Julie*" pour le cinéma, un an plus tard.

Le film remportera la Palme d'Or au Festival de Cannes en 1951. Une récompense qu'il partagera avec "*Miracle à Milan*" de Vittorio de Sica.

Avec cette adaptation, il contribuera à remettre le cinéma suédois à l'honneur.

Alf Sjöberg, comme dans ses autres films, montre l'attirance les uns envers les autres, de personnages appartenant à des classes sociales différentes, qui s'approchent, s'éloignent, s'attirent, se repoussent et se complaisent dans le moment présent et dans l'amour brutal et éphémère.

Il fait remonter l'attirance de la comtesse et du serviteur de son père, l'un pour l'autre, à l'enfance au moyen de flash-back qui pour l'époque, représentent des morceaux d'anthologie cinématographique.

L'adaptation de l'œuvre de Strindberg par Alf Sjöberg est audacieuse car cette histoire d'amour entre une jeune aristocrate et le valet de son père, joue autant sur la différence de classe que sur la condition de la femme.

Le réalisateur, en donnant de l'ampleur à la fête de la saint Jean par des scènes de danse et de jeu, en livrant des secrets sur l'enfance de Mademoiselle Julie, en assombrissant ses origines, se libère du carcan de la pièce et rend plus proche l'un de l'autre les deux protagonistes.

Le romanesque où plonge le film, l'évolution des personnages au cours de la période courte sur laquelle le récit se joue, respecte à la fois le contenu de la pièce de Strindberg et s'en éloigne.

Il fait de cette "*Mademoiselle Julie*", **une vraie œuvre cinématographique indépendante de la référence théâtrale.**

Des plans soignés, une image d'un grain magnifique renforcent ce parti-pris.

Il serait intéressant de voir le film de 1951 et la version que propose Liv Ullmann de la pièce de Strindberg, puisqu'ils sortent sur les écrans le même jour. On pourra ainsi mesurer les différences de vision de la même matrice, vue par deux cinéastes talentueux mais à des lieues l'un de l'autre et pas seulement dans le temps.

S'il n'y en avait qu'un seul à voir, le choix se porterait, peut-être pour l'originalité de l'adaptation, sur le film d'Alf Sjöberg.

DESTINATION CINE par David Gauthier

2 films à l'affiche mercredi et un même titre tiré de l'œuvre du dramaturge danois August Strindberg : *Mademoiselle Julie* (1888).

Le premier est signé par le suédois Alf Sjöberg, et fut couronné en 1951 du Grand Prix au Festival de Cannes (l'équivalent de la Palme d'Or qui ne fut créée qu'en 1955) et la seconde de la Norvégienne Liv Ullmann avec Jessica Chastain et Colin Farrell.

Mademoiselle Julie a été écrite par August Strindberg en 1888 et fut un temps interdite et censurée en Europe car jugée trop subversive pour l'époque. Depuis 1912, elle a été adaptée une 15aine de fois au cinéma, sans compter de nombreuses reprises au théâtre (dont celle de Juliette Binoche à Avignon en 2011).

En l'absence de son père le Comte, Julie est seule au château le soir de la Fête de la Saint-Jean. Pendant que les domestiques s'amuse dehors, Julie se livre à un combat sans merci entre domination et séduction avec Jean, le valet de son père avide d'ascension sociale et fiancé de la cuisinière Kathleen. Au bout de la nuit, la tragédie...

Dans la version de 2014, l'ex-compagne et actrice fétiche d'Ingmar Bergman, **Liv Ullmann**, 75 ans et farouchement féministe, a choisi de confier le difficile rôle de *Mademoiselle Julie* à l'héroïne de *Zero Dark Thirty* : **Jessica Chastain**.

« *Peu de grandes actrices auraient accepté de prendre un tel risque. A une époque où on demande aux stars de rester jeunes et belles, Jessica a fait preuve de courage en sortant de ce carcan aliénant* » explique Liv Ullman

En parallèle ressortira demain sur 4 salles en France la version de 1951 « *Souvent les films de répertoire profitent de la sortie d'un nouveau film issu de la même œuvre ou traitant du même thème pour bénéficier d'un coup de projecteur donné à la nouveauté* » précise Anne-Cécile Rolland, responsable de programmation chez Pretty Pictures qui distribuera sur 80 salles la nouvelle version.

« *On a calé notre date de sortie sur celle du Liv Ullmann après avoir vu la nouvelle version, complètement différente dans la forme de celle d'Alf Sjöberg* », explique de son côté Louise Kerouanton, programmatrice chez Splendor films. « *Du coup, cela nous paraissait pertinent que les spectateurs puissent voir comment le texte de Strindberg peut à 50 ans d'écart être cinématographiquement adapté tout en préservant sa modernité* », a-t-elle ajouté.

CINEASTER

« Ne savez-vous pas qu'il est dangereux de jouer avec le feu? »

Le drame, lui, se déroule la nuit de la **Saint-Jean** -LA fête de la fertilité.

Julie, fille de comte et garçon manqué (par conséquent « fille réussie » comme on dit dans ma famille) décide de faire la fête avec ses domestiques. Comme si c'était les **Saturnales**, les masques tombent et les rôles sociaux aussi.

Voulant défier son petit monde, Julie tente de séduire **Jean, le valet** qui n'hésitera pas à se servir d'elle. Tout oppose ces deux là: Julie est exubérante car elle peut tout mais ne sait pas ce qu'elle veut tandis que Jean a une ambition dévorante et est prêt à utiliser tous les stratagèmes pour arriver à ses fins. Bien entendu, la fin de Mademoiselle Julie sera dramatique.

Ce sera par contre **le renouveau d'un cinéma suédois** qu'on avait presque oublié depuis les fastes années de Victor Sjöström et Mauritz Stiller. La récompense cannoise de 1951 permettra donc de découvrir qu'on fait toujours des films en Suède. Arne Mattsson, Arne Sucksdorff et Ingmar Bergman seront les premiers à bénéficier de ce regain d'intérêt.

Tout ça grâce à une cassante *Mademoiselle Julie*.

SCANDINAVERIE PARISIENNE

Ce mercredi 10 septembre sortent au cinéma deux versions de « Mademoiselle Julie », adaptations de la cultissime pièce de théâtre d'August Strindberg.

Tout d'abord, le film tout neuf réalisé par la norvégienne Liv Ullman (muse légendaire du grand Bergman). Certes c'est en anglais (les acteurs principaux sont Colin Farrell et Jessica Chastain) et transporté dans l'Irlande du XIXème siècle, mais quand même : sortie incontournable!

Et enfin, la ressortie du **mémorable film suédois d'Alf Sjöberg** (sorti en 1951, avec les légendaires Anita Björk, Ulf Palme et Max Von Sydow), fraîchement restauré, à la célèbre Filmothèque du Quartier Latin.